

ACTU **CULTURE/SOCIÉTÉ**

L'art Bourgeois s'en va

Excentrique, transgressive, culottée : avec une œuvre qui n'aura jamais cessé de remonter le fil de sa propre histoire et de ses méandres inconscients, Louise Bourgeois aura été l'une des artistes majeures du XX^e siècle. Elle est morte à New York, le 31 mai, à 98 ans.

Effrontée, espiègle, capricieuse, méchante : jusqu'à 98 ans, Louise Bourgeois aura toujours su cultiver un air de petite fille pas vraiment modèle. Même lorsqu'elle recevait le dimanche après-midi un cercle restreint d'artistes et d'admirateurs qu'elle soumettait à ses caprices et à ses remarques faussement innocentes. Et peut-être plus encore lorsqu'elle posa devant l'appareil de Robert Mapplethorpe, tenant sous le bras la sculpture d'un phallus, gentiment dénommée *Fillette*. Un acte transgressif et transgenre avant l'heure.

Personnage inclassable, artiste singulière, excentrique, excentrée par rapport à un milieu artistique longtemps masculin et à un paysage américain très formaliste et antisubjectif, Louise Bourgeois aura su imposer sa cartographie intime, trempée dans les cauchemars de l'enfance. *"Je l'ai rencontrée quelques fois à New York, se souvient l'artiste Annette Messager, mais nos rapports n'étaient pas très bons, et pour tout dire, elle s'est montrée terriblement désagréable. Elle semblait toujours en colère. En y repensant, je mesure tout le mal, toutes les frustrations qu'elle a dû connaître avant d'être reconnue."*

Car pour construire cette œuvre majeure et la légende personnelle qui l'accompagne, il lui aura d'abord fallu tuer le père, comme tout le monde – sauf qu'elle ira jusqu'à *La Destruction du père*, titre d'une œuvre célèbre de 1974, petite grotte rouge où les restes du corps paternel font l'objet d'une sorte de rituel cannibale. Mais il lui aura aussi fallu "tuer le mari", à savoir l'histo-

rien de l'art Robert Goldwater, qu'elle épouse en 1938, qu'elle suit aux Etats-Unis et qui lui fait rencontrer le groupe des surréalistes, André Breton, Miró, Duchamp. Mais nul alors, parmi eux, ne se doute que cette femme qui pratique dessin, gravure et sculpture, et traverse de profondes dépressions, deviendra à son tour, et presque dans son coin, l'une des plus grandes artistes du siècle.

En vérité, de la petite fille torturée à la vieille dame narquoise, Louise n'aura cessé de s'adonner à son art. Elle s'en entichait encore deux jours avant sa mort, travaillant activement sur une nouvelle rétrospective à la Fondation Emilio e Annabianca Vedova de Venise. Née à Paris en 1911, dès l'âge de 10 ans elle aide ses parents, restaurateurs de tapisseries à Choisy-le-Roi, et

réalise de nombreux dessins, une pratique qu'elle n'a jamais abandonnée et qui est au cœur de son œuvre.

Après des études de mathématiques à la Sorbonne, elle préfère entrer aux Beaux-

➤ Elle aura su imposer sa cartographie intime, trempée dans les cauchemars de l'enfance.

Arts. Dans les années 1950, souffrant du mal du pays et plongée dans un chaos intime, elle pratique une sculpture affective, organique, où des sculptures-totems forment des personnages avec lesquels elle construit son petit théâtre traumatique personnel, où l'on retrouve la figure emblématique et maternelle de l'araignée. C'est dire qu'au fur et à mesure du temps et de son œuvre, Louise Bourgeois aura su remonter le fil de sa propre histoire, mettant à jour et en formes les méandres de l'inconscient, les nœuds psychiques et les scènes capitales réinventées de nos souvenirs d'enfance les plus enfouis.



Louise Bourgeois par Robert Mapplethorpe. 1982. Courtesy Pretty Pictures.





ACTU CULTURE/SOCIÉTÉ

Louise Bourgeois, *Spider*, in Louise Bourgeois, *L'araignée, la maîtresse et la mandarine* de Marion Cajori et Amel Wallach

LA FEMME COUTEAU

Parmi les dernières œuvres de Louise Bourgeois, qui travaillait encore à plus de 90 ans, les plus émouvantes sont sans doute les poupées de tissu rose chair presque informes qu'elle continuait de confectionner elle-même. Parce que ces pièces tardives se rattachent aussi à ses premières pratiques, au souvenir de ses parents tapissiers, à ses sculptures-totems, à son travail de broderie et à cette femme couteau des féministes années 1970. On est ici dans la petite fabrique intime, vaudoue et art brut du complexe Louise Bourgeois.

Louise Bourgeois, *Femme Couteau*, 2002. Copyright Galerie Karsten Greve Köln, Paris, St. Moritz

L'ARAIGNÉE

Image de l'artiste chez le poète Stéphane Mallarmé (qui se voyait au centre de son œuvre poétique comme une "araignée sacrée" brochant le fil de son écriture), cette figure à la fois inquiétante et douce est, chez Louise Bourgeois, d'abord liée à la mère (*Maman, "ma meilleure amie"*), dont la mort poussa l'artiste, alors âgée de 21 ans, à une tentative de suicide par noyade. "Et parce qu'elle était aussi intelligente, patiente, propre et utile, raisonnable, indispensable qu'une araignée." Emblème de son œuvre, descendue du plafond de la folie pour occuper l'espace du musée, comme dans le Turbine Hall de la Tate Modern de Londres en 1999, l'araignée relie bien des pratiques artistiques de Louise Bourgeois : broderies, filages, sculptures laineuses, dessins linéamentaires. C'est dire si, au fond, elle est une image de l'œuvre toujours en devenir.

LA CELLULE

Développées dans les années 1990, les *Cellules* de Louise Bourgeois seraient la part la plus autobiographique de son œuvre : à l'image de la *Red Room* des parents et des enfants, il ne s'agit pas de reconstitutions réelles, mais plutôt de chambres fictives où l'artiste, aidée de son fidèle assistant Jerry Gorovoy, reconfigure les espaces mentaux, les scènes capitales, les réseaux inconscients de l'enfance. Ornées de miroirs obliques, ces cellules jouent un jeu sadique et cruel avec le spectateur : "passage dangereux".

Louise Bourgeois, *Cell VIII*, 1998. Copyright galerie Karsten Greve Köln, Paris, St. Moritz

La reconnaissance viendra beaucoup plus tard : dans les années 1970 d'abord, après la mort de son mari, mais surtout en 1982, à 72 ans donc, quand le MoMA de New York lui consacre enfin sa première grande exposition personnelle. En France, le Centre Pompidou attendra 1995 pour lui ouvrir ses portes, tandis qu'une dernière rétrospective en 2008 confirmera sa popularité croissante : étroite, angoissante, claustrophobique, psychodramatique, l'exposition redisait encore l'empreinte très forte du récit personnel et familial sur l'ensemble de son œuvre. "Pour moi, témoigne encore Annette Messenger, Louise Bourgeois est presque une artiste de l'art brut : retraçant son histoire personnelle comme un roman, conteuse révoltée, elle ne sait pas bien dessiner, elle ne sait pas bien sculpter, mais n'empêche, tout ce qu'elle touche est à la fois maladroit et très beau. Contrairement à bien des artistes de l'art brut, elle n'est pas restée confinée dans sa

pratique, elle a su dépasser son histoire, faire des œuvres monumentales, majeures et majestueuses." A l'image notamment des cellules dans les années 1990, comme la *Red Room* des parents, lieu interdit par excellence, avec son miroir ovale et son lit conjugal recouvert d'un dessus de lit rouge sang. Un lieu qui nous mène au cœur de l'inconscient, plein de cette "inquiétante étrangeté" chère à Freud, n'en déplaît au triste pamphlet antifreudien de Michel Onfray.

Paradoxe donc d'une œuvre excentrique, affective, ultra-intimiste, mais qui se retrouve aujourd'hui au centre du paysage renouvelé de l'art contemporain. "Entre elle et moi, commente enfin Annette Messenger, on ne peut pas dire qu'il y ait une filiation, car nous ne nous connaissons pas quand nous faisons chacune de notre côté – et elle depuis bien longtemps – des broderies sur tissu. Mais il y a entre nos travaux de nombreux points

de rencontre : le dessin, la broderie, la brocante, les objets trouvés, ce rapport pas seulement féminin mais surtout organique à la sculpture... En vérité, son histoire personnelle, ajoutée à la catégorie stéréotypée du féminin, tout cela aujourd'hui cache son travail plus qu'il ne le révèle. Je dis souvent qu'une artiste-femme, c'est d'abord un artiste. Quand on saura se dégager de ces idées qui collent un peu trop à son œuvre, on verra l'influence profonde qu'elle a pu exercer sur un artiste comme Robert Gober, et les affinités que son œuvre entretient avec l'autre plus grand sculpteur américain encore vivant : Bruce Nauman, qui lui aussi a beaucoup travaillé la question du corps. Mais on verra surtout quel sculpteur formidable elle était, et à quel point elle a prodigieusement bouleversé le travail de la sculpture."

Jean-Max Colard

Louise Bourgeois : l'araignée, la maîtresse et la mandarine de Marion Cajori et Amel Wallach (Etats-Unis, 2008), en salle.